

SYLVAIN JEAN

La mort qui change une vie

Reconstruire sa vie, reconstruire le monde

roman

Bookelis

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-3896-3

© Sylvain Jean, 2018, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À ceux et celles qui
défendent ou ont défendu le vivant,
dans sa diversité, sa complexité et sa richesse.*

AVERTISSEMENT

Ce livre est à la fois un roman et un essai. Roman en ce sens qu'il est une pure fiction — roman engagé ou rêve éveillé. Essai en ce sens qu'il traite divers sujets — l'économie, la politique, l'éducation, la santé, l'agriculture, l'alimentation, la beauté, le sacré —, sans toutefois les épuiser.

PROLOGUE

Le vendredi 20 juin, le matin au réveil

Mes parents sont morts il y a deux semaines aujourd'hui, le vendredi 6 juin 2008, dans un accident de la route. Ils ont été enterrés trois jours plus tard, un lundi. Il paraît qu'on n'enterre pas les gens le dimanche.

J'ai eu seize ans lundi dernier, une semaine après les obsèques. C'était le 16. Parce que je suis né le seizième jour du mois et que j'ai eu seize ans, il paraît que ça va être mon année chanceuse. On peut dire que ça commence bien!

C'est la dernière journée d'école aujourd'hui. Je quitte Montréal dimanche. Je ne reviendrai pas en septembre. Je vais étudier dans une autre école, dans un autre pays.

Mon oncle René arrive demain. Il vit en Nouvelle-France depuis huit ans. Il est professeur de géographie dans un collège de ce pays. Le collège est situé dans une commune près de Trois-Pistoles, à mi-distance de Rimouski et de Rivière-du-Loup. C'est là que je vais vivre.

Il est plutôt marginal, l'oncle René. Il est célibataire, par choix. Un peu aventurier aussi. Il aime voyager, sac au dos, bien souvent, et hors des sentiers battus. Les voyages à forfait, ce n'est pas son style. Il n'a jamais rien fait comme les autres. Il a l'esprit de contradiction, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie privée.

Mes parents s'entendaient bien avec lui. Ils étaient eux aussi des marginaux, en ce sens qu'ils ne partageaient pas les valeurs de la société québécoise. Ils travaillaient tous les deux pour Terre-à-Tous, ma mère à titre de biologiste, mon père de

sociologue.

Ce vendredi-là, ils se rendaient à Québec, dans une voiture de location. Ils devaient participer à un congrès. Un couple d'amis les accompagnaient. Le voyage s'est terminé quelque part entre Saint-Hyacinthe et Drummondville, sous la remorque d'un camion. Une bête erreur humaine, mais qui change le cours d'une vie.

MONTREAL

Le samedi 21 juin, avant le déjeuner

Ils sont toujours là. Je sens leur présence. Je sens leur présence, mais je ne peux pas les voir. J'aimerais les voir une dernière fois. Pouvoir les entendre, leur parler. Leur dire que tout va bien, que tout va bien aller.

Tout s'est passé trop vite. C'est arrivé, sans prévenir, sans crier gare. Dans le train-train d'une journée ordinaire. Un vendredi comme les autres. En apparence.

Le cours de mathématiques de monsieur Langevin. Le directeur qui me fait venir dans son bureau. Mes grands-parents qui sont là, à attendre, le visage défait. L'annonce. La stupéfaction. Le déni. Les pleurs retenus.

Je ne dois pas pleurer. Je dois me dominer. Je dois prendre sur moi. Je dois accepter ce qui est.

S'apitoyer sur son sort ne sert à rien. On ne peut revenir en arrière. Il faut aller de l'avant. Les morts sont morts, on ne peut les faire revenir. La vie doit continuer. Sans eux.

Il ne faut pas retenir les morts. Les morts ont leur vie à vivre. Il faut les laisser aller. Leur dire au revoir et les laisser aller. Ils ont leur vie à vivre, comme les vivants ont leur vie à vivre.

J'ai ma vie à vivre.

— Salut.

— Salut.

— Je suis venu te dire au revoir. L'oncle René arrive tout à l'heure. Je pars demain matin.

— Ah!

Je venais de sonner à la porte du quatrième voisin, la maison de mon ami Colombien. C'est lui qui m'avait ouvert.

— Tu viens faire un tour?

— D'accord.

Nous enfourchâmes nos bicyclettes et prîmes la direction du Mont-Royal. Nous nous arrêtâmes à la hauteur du lac aux Castors, près du sommet de la montagne.

— On s'assoit quelques minutes?

Nous nous étendîmes dans l'herbe, en contre-haut du chemin, à observer le ciel et à reprendre notre souffle. Ni mon ami ni moi n'éprouvions le besoin de parler. Nous goûtions ces moments passés ensemble, les derniers avant de longs mois, sans doute.

— Tu vas me manquer, tu sais, fit mon ami d'une voix à peine audible.

— Toi aussi, tu vas me manquer.

Nous restâmes encore un moment étendus, puis je me relevai. Mon compagnon m'imita aussitôt.

— On est bien ici, tous les deux.

— On est bien, oui.

Malgré l'heure hâtive, l'endroit était déjà animé. Devant nous défilaient les cyclistes, les joggeurs, les marcheurs, sans interruption ou presque. Le parc du Mont-Royal était, été comme hiver, le terrain de jeu des Montréalais.

— Ce ne sera plus pareil sans toi. Je vais m'ennuyer.

— Je vais m'ennuyer, moi aussi. Je ne connais personne là-bas, à part René.

— Tu vas te faire des amis. Tu te fais facilement des amis.

Colombien était d'un genre timide et réservé. Il avait peu

d'amis — peu de véritables amis.

— Tu pourras venir à la ferme, si tu veux. Cet été ou l'été prochain.

— J'aimerais bien, oui.

— Tu pourras donner un coup de main.

— Oui.

Il sourit:

— J'aurais aimé vivre à la campagne. Sur une ferme, entouré de vaches, de chevaux, de poules. Je me réveillerais au chant du coq. Je marcherais dans les prés parfumés. Je me coucherais dans l'herbe pour observer les étoiles. Je vivrais au rythme des saisons.

— Tu vas venir, alors. À la ferme.

— Sûrement, oui.

Il arracha un pissenlit et entreprit de le contempler.

— Tu es chanceux, d'une certaine façon, dans ton malheur.

D'aller vivre en Nouvelle-France.

— J'aurais préféré rester à Montréal. Avec mes parents, bien vivants.

— Je sais.

Il se laissa aller sur le dos. Je fis de même.

— Tes parents ont sûrement rejoint les étoiles. Ils sont avec les anges.

— ...

— Le soir, là-bas, tu pourras les chercher parmi les étoiles. Dans la Voie lactée.

— ...

— Tes parents, c'étaient des gens épatants! Le ciel les a accueillis à bras ouverts, c'est certain. Là-bas, ils vont continuer à faire le bien. Tu peux être fier d'eux.

— Je le suis.

Il posa la main sur mon avant-bras.

— Eux aussi sont fiers de toi. Tu es quelqu'un de bien. De vraiment bien. Je n'aurai jamais plus d'ami comme toi.

Je me relevai sur un coude:

- On sera toujours amis. On le restera toute notre vie.
- Tu seras loin. Tu risques de m'oublier.
- Je ne t'oublierai pas. Promis.

Le samedi 21 juin, en fin de soirée

L'oncle René s'est établi en Nouvelle-France il y a huit ans exactement, dans les derniers jours de juin de l'an 2000. Un mois et demi avant son départ, il nous avait invités, mes parents et moi, à manger une pizza sur une terrasse du Plateau Mont-Royal. C'est là qu'il avait fait son annonce.

L'annonce se résumait en peu de mots. Il quittait Montréal pour aller enseigner dans un collège néo-français, un collège agricole. Celui-ci se trouvait dans un rang, dans une commune des environs de Trois-Pistoles. Il achetait une maison près de l'école.

Il était rare que l'oncle René nous invite au restaurant. Mes parents s'attendaient donc à une annonce importante — mais pas à une annonce aussi importante que celle qu'il avait faite. Ils n'arrivaient pas à comprendre ses motivations. Mon oncle aimait son travail, il aimait Montréal, il y avait sa famille et ses amis. Pourquoi partait-il?

À cause de la Réforme — la dixième réforme de l'éducation, la réforme de trop. Il avait décidé qu'elle se ferait sans lui. Il irait enseigner ailleurs — ou il cesserait d'enseigner. Et puis, pour mon oncle, dix ans dans la même école, c'était beaucoup. Il avait l'impression de s'encroûter. Il ne voulait pas devenir le trentenaire bedonnant, attaché à ses acquis, fier de son statut. Il devait se secouer. Un changement s'imposait, un changement radical. Celui-là l'était.

Rêve, le dimanche 22 juin

Je me trouve à l'orée d'une forêt. Ce n'est ni une jeune forêt, ni une forêt mature. On y voit des bouleaux, des peupliers, des chênes, et aussi des plantes de sous-bois. On sent que la faune y foisonne.

Un chemin s'enfonce dans la forêt. C'est un chemin comme il y en avait dans les forêts du Moyen Âge. Il est utilisé par les bûcherons, par les cueilleurs, par les voyageurs. La canopée se déploie au-dessus, de sorte qu'il y fait sombre. Sûrement frais aussi.

J'entends de la musique. Elle est douce, apaisante. Les notes s'égrènent doucement. La musique semble venir d'une maison de bûcheron, au loin, dans une clairière.

La musique se transforme. Une voix d'homme l'accompagne. Il s'agit d'une chanson de Moustaki. Il y avait un jardin. Elle détonne dans cette forêt du Moyen Âge. La voix, la guitare, la mélodie, tout détonne.

Un vent léger se lève, doux et parfumé. Le vent est une femme. Elle a pour tout vêtement un long voile diaphane, d'un blanc immaculé. On devine le corps de la femme sous le voile. Le vêtement se déploie, plane, ondule, sans jamais toucher le sol — comme un grand oiseau au vol majestueux.

La femme s'approche de moi. Elle frôle ma joue droite, mon cou, mes épaules, mon dos, puis elle revient et effleure ma joue gauche. Au passage elle souffle à mon oreille: «Je t'attends.» Après quoi elle s'éloigne, sans précipitation, et disparaît dans la forêt.

SUR LA ROUTE

Le dimanche 22 juin, vers 8 heures et demie

On s'est levés tôt ce matin. René et moi avons chargé la voiture avec l'aide de Grand-Père, puis nous avons déjeuné, dit au revoir à mes grands-parents et pris la route. Il était 8 heures environ quand nous avons quitté la maison.

Je ne suis pas allé chez mon oncle une seule fois depuis qu'il vit en Nouvelle-France. Il y avait toujours un empêchement. C'est plutôt lui qui venait chez nous. Il passait les vacances de Noël à Montréal, et parfois une semaine ou deux en été. Il nous parlait alors de son travail, de sa vie à la campagne, de son nouveau pays. Il n'était pas du genre à idéaliser son pays d'adoption, mais il avait l'air de s'y plaire.

Certains élèves à l'école ont eu l'air désolés pour moi quand j'ai annoncé que j'allais vivre en Nouvelle-France. Je ne vois pas pourquoi je serais désolé, mais je peux comprendre leur réaction. En fait, je ne suis pas surpris de leur réaction, vu l'idée qu'on se fait de la Nouvelle-France au Québec.

À entendre certains Québécois, les Néo-Français n'ont connu ni la révolution industrielle, ni la révolution agricole, ni la révolution numérique. Ils cultivent la terre avec d'antiques tracteurs, quand ce n'est pas avec des chevaux. Ils ignorent ce qu'est un plat surgelé, et ils n'ont jamais entendu parler de cuisine thaïlandaise, mexicaine ou libanaise. Leurs villes et leurs villages sont mal éclairés, leurs routes sont étroites et dangereuses, leurs magasins minuscules et mal

fournis, leurs maisons exiguës. S'il leur arrive de prendre la route, ils le font au volant de voitures dont même l'Afrique ne voudrait pas. Pire, ils sont attardés au point d'ignorer ce qu'est un iPod, un BlackBerry ou un Xbox. Mais moi, à ces Québécois, je réponds que, si la Nouvelle-France était aussi peu agréable à vivre qu'ils le disent, l'oncle René serait depuis longtemps revenu à Montréal.

- À quoi penses-tu?
- À rien.
- À rien?
- Je me demande simplement ce qui m'attend là-bas.
- Chez les Dufour?
- Pas seulement chez les Dufour. En Nouvelle-France aussi.
- Tu connais pourtant bien le pays.
- Je n'y suis jamais allé.
- On en a souvent parlé. Tu le connais mieux que la plupart des Québécois.
- Oui.
- Comment le décrirais-tu?
- Je ne sais pas. Il est différent de ses voisins, c'est certain.
- Différent dans quel sens?
- Il est écolo, d'abord. Aucun pays sur terre ne l'est autant. Mais ce n'est pas à cause de son industrie verte qu'il est écolo. C'est à cause des choix qu'il a faits.
- C'est-à-dire?
- Les Néo-Français refusent de sacrifier la nature au nom du progrès. C'est la raison pour laquelle ils ont rejeté le capitalisme. Parce que le capitalisme ne respectait pas leurs valeurs écologiques et sociales.
- Le socialisme les respecte?
- Oui. Il leur impose des sacrifices, mais les Néo-Français

sont d'avis qu'il vaut mieux s'imposer des sacrifices que de sacrifier la nature.

— Quelle sorte de sacrifices?

— Ils ont dit non à la consommation effrénée et au prêt-à-jeter. Et ils font le nécessaire pour ne pas trop dépendre des machines. S'ils peuvent marcher ou pédaler pour aller au travail, ils le font. Si leur vieux téléviseur ou leur vieux téléphone fonctionne bien, ils le gardent. S'ils n'ont pas besoin d'une auto pour le travail, ils n'en ont pas.

— Ils savent se contenter de peu, donc.

— Oui. Ils ont compris qu'on est plus heureux quand on vit simplement.

— C'est aussi mon avis.

— Dans l'esprit des Québécois, les Néo-Français ont fait sécession parce qu'ils refusaient la modernité. Il n'y a rien de plus faux. Les Néo-Français n'ont jamais voulu s'isoler du monde. Ils ont plutôt voulu changer le monde.

— Y sont-ils arrivés?

— Pas encore. Mais ils ont montré la voie. Ils sont devenus des leaders.

— Le monde capitaliste va accepter de les suivre, tu crois?

— Il n'aura pas le choix. S'il ne fait rien, c'est la catastrophe qui l'attend.

— Au Québec, on t'accuserait d'être pessimiste.

— Je suis réaliste, c'est différent. Je vois les choses comme elles sont. Mes parents étaient pareils. Ils refusaient de faire comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— En effet.

— En Nouvelle-France, on a choisi de protéger la nature plutôt que de l'exploiter au maximum. C'est ce qui explique que les Néo-Français sont plus pauvres que les Canadiens et les Américains.

— La vie en Nouvelle-France n'est quand même pas une vie

de misère. Si c'était le cas, je serais retourné à Montréal depuis longtemps.

— C'est ce que j'ai dit aux autres à l'école.

Mon oncle se rangea sur le bas-côté, à cheval sur le bitume et sur l'herbe.

— C'est ici que ça s'est produit.

— Ah!

— Tu veux descendre?

Je haussai les épaules.

— C'est bon de faire face. Il ne sert à rien de s'enfouir la tête dans le sable et de faire comme si rien ne s'était passé.

— Je sais.

— Tu peux aller leur dire au revoir. Ils sont peut-être encore ici, à se demander ce qui s'est passé. Tu leur diras que tout va bien, que ton oncle et tes grands-parents s'occupent de toi.

Je sortis de la voiture et fis quelques pas en direction du fossé.

«S'ils sont morts ici, dis-je pour moi-même, ils sont sûrement repartis assez vite. Ils auraient détesté cet endroit.»

L'endroit, c'était la plaine du Saint-Laurent au sud-est de Montréal, avec ses monocultures de maïs, ses bâtiments industriels, ses paysages sans relief. Rien qui donnât envie de s'y attarder.

Je retournai à la voiture, repris ma place aux côtés de René et bouclai ma ceinture.

— Ils ne sont plus ici.

— C'est ce que je pensais.

Il lança le moteur, actionna le clignotant, remonta avec précaution sur le bitume et accéléra à fond.

Le dimanche 22 juin, vers 9 heures et demie

L'endroit où je vais vivre s'appelle Saint-Simon. C'est une commune agricole de deux mille trois cents habitants. Le village est situé dans une vallée bordée au nord et au sud par une chaîne de montagnes. La vallée débouche à l'ouest sur Trois-Pistoles, la principale ville des Basques, et sur la mer.

Il y a une école secondaire au village, mais l'école que je vais fréquenter se trouve dans le deuxième rang est, dans une autre vallée, plus étroite, plus bucolique aussi. Saint-Mathieu-de-Rioux, le village le plus proche, se trouve à quelques kilomètres de distance, au sud-ouest. Le chemin le plus court pour s'y rendre est fermé l'hiver, mais il est praticable le reste de l'année — à condition de ne pas craindre les chemins défoncés.

C'est l'oncle René qui m'a expliqué tout ça, il y a deux semaines, lorsqu'il est venu à Montréal pour les obsèques. Il est professeur de géographie dans l'école que je vais fréquenter. Il a fait ses études de premier et de deuxième cycle à l'Université de Montréal. Il paraît qu'il était brillant, qu'il aurait facilement pu pousser jusqu'au doctorat, mais la recherche ne l'intéressait pas. Depuis, il a voyagé aux quatre coins du monde, assez pour bien connaître sa matière et savoir la rendre intéressante, et assez pour ne pas avoir l'air idiot devant ses élèves.

L'école où il enseigne, le collège Jean-Desmarais, accueille des élèves de la première à la sixième année du secondaire. (En Nouvelle-France, il y a une septième année au primaire et une sixième année au secondaire, de sorte que l'on entre à l'université sans passer par le cégep.) Cette école accueille des élèves qui souhaitent s'orienter vers l'agriculture, la biologie ou la botanique. Les élèves sont tous pensionnaires dans des familles d'agriculteurs. Je le serai aussi. Je vais vivre chez les Dufour, des amis de mon oncle.

Les élèves participent aux travaux de la ferme, même pendant l'année scolaire. En été, ils doivent fournir

l'équivalent d'un mois de travail, ce qui leur permet de passer l'autre mois dans leur famille. Il est également possible de répartir les journées de travail sur l'ensemble des vacances scolaires. C'est ce que je compte faire. Je vais tout de même prendre une semaine ou deux de congé. René a promis de m'emmener en voyage au mois d'août, probablement en Gaspésie.

Je refermai mon ordinateur et le rangeai dans son sac de transport.

- Qu'est-ce que tu écris?
- Rien de spécial.
- Ça a l'air intéressant. C'est la deuxième fois depuis qu'on est partis que tu te mets au clavier.
- Je tiens un journal.
- Un journal intime?
- Un journal, simplement. Je raconte ce qui se passe dans ma vie. Je réfléchis à voix haute. Je décris et je commente ce que je vois.
- Tu parles de moi?
- Évidemment.
- Tu me décris comment? Comme un marginal, un peu bohème, qui préfère la liberté au mariage et les voyages à la paternité?
- Non.
- Je plaisantais.
- Je sais.
- Quand as-tu commencé à écrire ce journal?
- Avant-hier. J'avais envie de parler de la vie qui m'attend en Nouvelle-France.
- Écrire, c'est aussi une thérapie. Un peu comme le sport.
- Je sais.
- Tu fais beaucoup de vélo, je crois.
- Pas mal, oui.
- Que fais-tu d'autre comme sport?

- Du patin à roues alignées en été. Du patin à glace et de la raquette en hiver. C'est à peu près tout.
- Tu ne joues pas au hockey.
- Non. Je n'aime pas les sports d'équipe.
- Je ne les ai jamais aimés pas non plus. J'ai toujours préféré la randonnée pédestre au baseball et au hockey.
- Je sais.
- Tu as beaucoup roulé sur ton nouveau vélo?
- Pas mal. J'ai fait au moins mille kilomètres dans les deux dernières semaines.
- Je suis sûr que ça t'a fait un bien énorme.
- Oui.

- Tu es bon en français, à ce qu'il paraît.
- C'est ma matière préférée, avec l'histoire et la géographie.

— Ce que tu écris dans ton journal, c'est... littéraire?

Je haussai les épaules:

— J'écris du mieux que je peux. Je me relis, je cherche les mots dont je ne suis pas sûr dans le dictionnaire, je corrige, je réécrit. J'ai la version électronique du Petit Robert, je trouve ça pratique.

— Ce serait publiable?

— Je ne sais pas. J'écris pour moi, pas pour les autres. Et puis, un journal, c'est un exercice. Mon professeur de français disait que c'est un moyen d'améliorer son français.

— Tu aimerais devenir écrivain?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— J'ai un ami écrivain à Saint-Simon. Il enseigne à temps partiel à l'école du village. Le français et la littérature.

— Il a étudié en littérature?

— Oui.

— Je ne ferais sûrement pas un bon écrivain.

— Pourquoi?

— Il faut avoir des choses à raconter pour écrire. Et il faut

savoir les raconter. Écrire parce qu'on rêve d'être connu, ça ne donne pas grand-chose.

— En effet.

— Tu lis beaucoup, je crois.

— Pas mal, oui.

— Des romans? des essais?

— Des romans, surtout.

— Qu'as-tu lu dans les dernières années?

— Les livres que j'ai aimés?

— Oui.

— *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco. *Les Rois maudits* de Maurice Druon. *Les Piliers de la terre* de Ken Follett. *Le Grand Feu* de Jeanne Bourin. *Chocolat* de Joanne Harris. *Le Songe de Scipion* de Iain Pears. D'autres encore.

— Tu as lu les classiques?

— J'en ai lu quelques-uns.

— Victor Hugo?

— Oui.

— Alexandre Dumas?

— Aussi. J'ai bien aimé *La Femme au collier de velours*.

— Marcel Proust?

— Je le trouve assommant.

— Je me suis promis de lire *Du côté de chez Swann* avant mon cinquantième anniversaire.

— À l'école, on nous a fait lire *Thérèse Raquin*, le roman d'Émile Zola.

— Tu as aimé?

— Pas vraiment. C'est trop noir à mon goût. Il me semble que tout n'est pas aussi noir dans la vie.

— Je suis d'accord.

— Zola, je l'aimerais si ses histoires n'étaient pas aussi noires. Parce qu'il est drôlement doué. Il nous plonge dans une autre époque, dans un autre univers. Ses personnages sont vivants, presque réels. Même si j'ai lu le livre il y a plusieurs

mois, j'ai encore plein d'images qui défilent dans ma tête.

— Quelle sorte d'images?

— Des images, comme dans un film. Je vois le mort couché entre les amoureux. La vieille impotente qui jubile dans son fauteuil. Le mari, la tête maintenue sous l'eau, en train de se noyer.

— Plutôt macabre.

— Oui.

— Que lis-tu pour te détendre?

— Des auteurs contemporains, surtout. J'aime beaucoup les Britanniques. Ils savent créer une atmosphère.

— Une atmosphère?

— L'atmosphère du roman. Ce qui reste quand on a enlevé les personnages et l'intrigue. Un château, une auberge, une forêt, une lande, un village isolé, une route perdue. Le vent, la pluie, le brouillard, la neige.

— As-tu lu les aventures de Harry Potter?

— Quand j'étais plus jeune, oui. Je ne les lirais peut-être pas aujourd'hui.

— *Le Seigneur des anneaux*, tu l'as lu?

— Je l'ai commencé, après avoir vu le film, mais j'ai abandonné. J'ai trouvé ça trop... trop détaché de la réalité.

— J'aurais pensé qu'un écolo comme toi aimerait Tolkien.

— Pourquoi?

— Tolkien était un écologiste avant l'heure. Il aimait la campagne, la nature, les arbres. Il était profondément attaché aux paysages anglais. Il avait connu la campagne anglaise d'avant l'industrialisation. Il en avait gardé de la nostalgie, je crois. Il rejetait le progrès qui détruit la nature, qui enlaidit plutôt que d'embellir.

— J'avais l'impression que ses livres faisaient l'apologie de la guerre.

— Au contraire. Tolkien était un humaniste et un pacifiste. Son oeuvre fait l'éloge de l'amitié, de la loyauté, de la fraternité, de la solidarité, de la coopération, des alliances salvatrices.

— Je ne l'avais pas vu ainsi.

— Pour ma part, je vois *Le Seigneur des anneaux* comme une métaphore de notre temps. Il met en scène le capitalisme, les oligarchies, les grandes puissances, les forces du Mal.

— Je devrais m'y remettre, alors.

— Tu devrais, oui.

— Tu connais Miriam Makeba?

— Maintenant, je la connais. Je ne la connaissais pas avant.

Mon oncle venait de retirer le disque de Makeba du lecteur et de le ranger dans sa pochette, qu'il me tendait.

— Mama Afrika — son surnom — est d'origine sud-africaine. Elle a vécu en exil une trentaine d'années. Elle a défendu toute sa vie la cause des Noirs.

— Elle était engagée contre l'apartheid, j'imagine.

— Évidemment.

— Je trouve ça bien, les artistes qui s'engagent.

— Moustaki, Ferrat, Souchon, Cabrel, Renaud, sont de ceux-là.

— Oui.

— Tu as un faible pour la chanson française, je crois.

— Pour la chanson à texte, surtout. Comme on la faisait dans les années cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts. Les chanteurs de cette époque, ce sont des poètes. Au même titre que Baudelaire, que Hugo, que Nelligan.

— Neil Young, Bob Dylan, Sting, ce sont aussi des poètes.

— Aussi.

— On s'arrête quelques minutes?

— Si tu veux.

Mon oncle actionna le clignotant et prit la sortie pour la halte routière.

— On approche de Québec, dit-il en garant la voiture à l'écart. On devrait traverser la frontière vers midi. Tu as faim?

— Non. Il est encore tôt.
— On s'arrêtera à La Pocatière pour faire le plein et dîner.
— D'accord.
— On se dégourdit les jambes, on prend une collation et on repart dans quinze minutes.

Je sortis de la voiture:

— Tu restes ici? Je ne veux pas me faire voler mon vélo.
— Aucun problème.

Lorsque je revins, il était en train d'examiner ma bicyclette, qui était fixée au porte-vélos à l'arrière de la voiture.

— Joli vélo.

— Merci. Je l'ai acheté il y a deux mois à peine.

— Foglio. Je connais, c'est du sérieux.

— Mes parents tenaient à ce que j'achète un vélo québécois. Ils s'engageaient à payer le quart de la facture si j'achetais québécois.

— Tu as payé le reste de ta poche?

— Oui. J'ai travaillé l'hiver dernier. J'ai amassé assez d'argent pour le payer comptant.

— Bien. Tu vas apprécier ton vélo parce que tu as travaillé dur pour l'avoir.

Il se pencha, pointa du doigt le dérailleur arrière et dit dans un sourire:

— Shimano. (Son doigt alla au dérailleur avant.) Shimano encore. Ces pièces ne sont sûrement pas fabriquées au Québec. Je crois que tu as roulé tes parents.

— ...

— Je plaisantais.

— Je sais.

— Au moins tu as acheté québécois.

— On fait de bons vélos au Québec.

— Peut-être pas pour longtemps.

— Que veux-tu dire?

— Les entreprises, dans le monde capitaliste, n'ont souvent pas le choix de transférer leur production en Asie. Pour réduire les coûts et demeurer compétitives.

- Je sais.
 - Cela t'inquiète?
 - Un peu.
 - Il y a déjà eu des usines d'automobiles au Québec. Une usine GM à Boisbriand et une usine Hyundai à Bromont.
 - Il n'y a pas d'usines d'automobiles en Nouvelle-France. Il n'y en a jamais eu non plus.
 - S'il y en avait, monsieur Dufour aurait acheté néo-français plutôt que français.
- René n'était pas venu me chercher avec son auto. Elle était trop petite pour que l'on puisse y mettre mes affaires. Il avait emprunté le véhicule de monsieur Dufour, l'agriculteur chez qui j'allais vivre. Il s'agissait d'un Renault Kangoo, une sorte de fourgonnette très compacte. D'après René, c'est le véhicule idéal quand on a un tas de trucs à transporter et qu'on ne veut pas s'encombrer d'une immense fourgonnette.
- Pourquoi y a-t-il des Renault en Nouvelle-France et pas au Québec?
 - Parce que la Nouvelle-France aligne ses normes sur les normes européennes.
 - Pourquoi?
 - Parce que les voitures européennes sont mieux adaptées à ses besoins que les américaines.
 - Elles consomment moins.
 - Entre autres.
 - Quand mon père avait mon âge, ses parents roulaient une Peugeot. Aujourd'hui, il n'y a plus de Peugeot au Québec.
 - L'arrivée sur le marché des voitures japonaises n'a pas aidé les constructeurs français.
 - Les Japonais font de bonnes voitures, à ce qu'on dit. Elles sont plus fiables et durables que les américaines et les européennes.
 - Globalement, oui.
 - Toi, tu as une japonaise.
 - Une Honda. (Il prit un panier de fraises dans la voiture.) Tu as faim?

Nous nous assîmes dans l'herbe pour les manger.

— Tu te demandes peut-être pourquoi on ne fabrique pas de voitures en Nouvelle-France.

— À cause du marché. Il est trop petit.

— C'est en partie vrai. En fait, on en fabrique déjà. Des micro-voitures et des micro-camions à vocation urbaine. Les Pascal Bublo et Pascal Cageot.

— Ce sont des véhicules électriques?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que le problème des batteries n'a pas été réglé et n'est pas près de l'être.

Vu le ton qu'il avait employé, je n'insistai pas.

— D'ici peu, cependant, la Nouvelle-France pourrait fabriquer de vraies voitures.

— Comment ça?

— VNF, l'entreprise qui fabrique la Bublo et le Cageot, projette de construire une usine à La Pocatière pour y produire une citadine.

— C'est quoi, une citadine?

— Une voiture à hayon de moins de quatre mètres. La citadine est abordable, pratique, légère, agile, passe-partout. Elle préfère les courtes et moyennes distances aux longues distances.

— Ta Honda, c'est une citadine?

— La citadine est plus pratique, plus spacieuse que ma Honda.

— On est à l'étroit dans ta Honda. Sur la banquette arrière, je veux dire.

— Un peu, oui.

— La citadine, vous allez la fabriquer sous licence?

— Probablement. VNF a entamé des pourparlers avec des constructeurs français et italiens.

— Tu disais tout à l'heure que le marché néo-français est trop petit pour qu'une usine soit rentable.

— VNF va exporter une partie de la production.

- Au Canada?
- Dans les autres pays socialistes, plutôt. À Cuba et dans les Maritimes, notamment.
- Je vois.

Mon oncle inséra un disque dans le lecteur, puis il me tendit la pochette. Je lus:

- *Callas. La Divina.*
- Tu aimes l'opéra?
- Pas vraiment.
- Tu connais Maria Callas?
- Comme je connais Pavarotti. C'est-à-dire mal.

Il fit avancer le lecteur jusqu'à la cinquième plage, puis il appuya sur *Play*. Je retournai la pochette, puis je l'ouvris. La cinquième pièce, *Casta Diva*, était extraite de l'opéra *Norma* de Bellini. La sixième, *Mon coeur s'ouvre à ta voix*, de l'opéra *Samson et Dalila* de Saint-Saëns.

- Alors?

Il venait de mettre le lecteur sur pause.

- Pour de l'opéra, c'est bien.
- Qu'est-ce qui est bien?
- L'interprétation. La chanteuse. Elle ne force pas sa voix, contrairement à d'autres.
- C'est déjà ça.

— Il y a de l'émotion dans sa voix. De la force aussi. Elle se donne à cent pour cent, sans chercher à faire de l'épate.

— La Callas, c'est de l'émotion à l'état pur. Je paierais cher aujourd'hui pour la voir sur scène.

Il retira le disque du lecteur et le remit dans sa pochette, puis il inséra un autre disque.

— L'album est dédié à la lune. Un astre, une variété de compositeurs, une multitude d'interprètes.

Des huit pièces, j'en reconnus une seule, la *Sonate au clair de lune* de Beethoven.

- Tu aimes les ciels étoilés?

- Les ciels étoilés?
- Pas ceux qu'on voit au planétarium. Ceux qu'on voit la nuit.
- Je les aime, oui, mais je n'ai pas souvent l'occasion d'en voir à Montréal.
- En Nouvelle-France, tu vas être choyé.

Nous avons dîné sur l'herbe dans un parc de La Pocatière. Alors que nous retournions à la voiture, je m'étais arrêté près d'une auto de couleur turquoise.

- Elle a une drôle d'allure, cette auto.
- C'est une Renault Twingo. Elle te plaît?
- Elle est jolie. Je n'en ai jamais vu de pareilles à Montréal.
- C'est normal. Elle n'est pas vendue au Canada.

Mon oncle s'approcha d'une autre auto, brune celle-là:

- La nouvelle Fiat 500. Une citadine, comme la Twingo.
- Elle est jolie, elle aussi.
- Plus craquante que la Twingo?
- Non. J'aime les deux. Elles font un peu jouet.

— La Fiat est la plus récente des deux. Une quinzaine d'années la sépare de la Renault. Plus récente, plus craquante, tu vois le lien?

- Non.
- Moi non plus.

Nous arrivions à la voiture. Nous prîmes place à bord, puis nous reprîmes la route.

— Tu n'as pas l'air d'aimer la Fiat 500, dis-je au bout d'un moment.

- J'ai dit ça?
- C'est ce que j'ai compris.

— La 500 est plus récente que la Twingo. Elle ne lui est pas supérieure pour autant.¹

1. L'intention ici n'est pas de faire la promotion d'une industrie, mais de saluer l'intelligence des constructeurs français et italiens, qui ont

- Les vélos d'aujourd'hui sont supérieurs à ceux d'il y a trente ans.
- Ils sont plus légers, oui, mais ils cassent au premier nid-de-poule.
- Tu parles des vélos de route. Mon cyclo-cross, lui, passe où mon vieux Peugeot ne passait pas.
- Il roule encore, ton Peugeot?
- Oui. Je l'ai vendu à un voisin la semaine dernière. Je l'utilisais pour aller à l'école.
- Il roulera encore longtemps si le voisin en question en prend soin. Je ne suis pas certain que les vélos vendus dans les grandes surfaces rouleront encore dans dix ou quinze ans.
- Ces vélos-là sont faits pour des gens qui ne sortent qu'une fois ou deux par année pour une randonnée de quelques kilomètres. Ils achètent un vélo pour se donner bonne conscience, pas pour rouler.
- C'est ce que je dis. Ton vieux Peugeot est préférable à ces vélos «modernes».
- Toi, qu'as-tu comme vélo?
- Le même que j'avais à Montréal, un hybride. Je l'ai acheté en quatre-vingt-onze.
- Un hybride, ce n'est pas l'idéal pour les longues randonnées.
- Je ne parcours pas de longues distances à vélo.

su dans le passé produire des voitures sobres en ressources (les 2 CV, 4L et 500, puis les Twingo, 106 et Panda). Aujourd'hui, les Français et les Italiens ont à leur tour cédé à la folie des grandeurs: toujours plus gros, plus lourd, plus puissant, plus confortable, plus silencieux, plus équipé, plus connecté. Avec une réglementation et une fiscalité pro-environnement, les Français et les Italiens pourraient redevenir les leaders de la voiture éco-responsable. Des voitures de moins de 800 kilos, qui feraient du 2 ou du 3 litres aux 100 kilomètres, et qui utiliseraient les ressources — les plus rares, notamment, celles de l'industrie numérique et de l'industrie verte — avec parcimonie. Des voitures qui seraient nettement plus vertes qu'un VUS de deux tonnes et demie. Car être vert, c'est d'abord être sobre.

- Je vais te faire essayer mon cyclo-cross. Tu vas tomber sous le charme. Tu vas en acheter un pareil et on va rouler ensemble.
- Je serais incapable de te suivre.
- Je ne roule pas toujours à fond de train. Je prends le temps de m'arrêter et de regarder autour de moi.
- Tu vas aimer le Bas-Saint-Laurent. Les endroits pour faire du vélo ne manquent pas.
- C'est ce qu'on m'a dit.

Le dimanche 22 juin, vers 3 heures et quart

L'autoroute 20 s'arrête à la hauteur de Saint-Roch-des-Aulnaies, juste avant La Pocatière. À partir de là, il faut prendre la route 132, une route à deux voies avec ici et là des voies de dépassement. On a profité de l'arrêt à la frontière pour avancer nos montres d'une heure.

Depuis notre départ de La Pocatière, on a traversé quatre ou cinq villages, à une vitesse moyenne de quarante kilomètres-heure. Plutôt irritant quand on est pressé. Mais on ne l'est pas, pressés, René et moi. On a tout notre temps.

Le paysage a changé dès le moment où on a traversé la frontière. D'abord parce qu'on a quitté l'autoroute. Et parce qu'on est entrés dans le Kamouraska. Dans sa portion nord, celle qui longe la mer, le Kamouraska est une plaine étroite parsemée de monts semblables aux Montérégiennes, les Monadnocks. Les Monadnocks, comme les Montérégiennes, sont formés de roches métamorphiques, très dures, donc.

Les Monadnocks donnent à la région une partie de son caractère. Peu importe l'endroit où l'on se trouve, il y a à proximité une élévation de terrain, parfois modeste, d'autres fois importante. J'ai vu dans les environs de Saint-Germain une masse rocheuse énorme, aux flancs si abrupts que seuls quelques arbres rabougris parvenaient à s'y accrocher. Cette masse donnait l'impression d'être sortie de terre d'un seul

bloc, tant elle tranchait avec le décor environnant.

L'autre élément important du paysage kamouraskois est l'estuaire du Saint-Laurent, avec à l'arrière-plan les montagnes de Charlevoix, imposantes et majestueuses, même à vingt kilomètres de distance. Je dirais même que ces vingt kilomètres sont un atout pour la région. Le recul, en effet, permet de mieux apprécier les choses — ou de les apprécier différemment.

Le paysage agricole a lui aussi changé quand on a traversé la frontière. Les fermes, d'abord, sont plus petites que les fermes québécoises. Des haies découpent le paysage, et des animaux paissent dans les champs. Les cultures, enfin, sont plus diversifiées de ce côté-ci de la frontière.

Les villages kamouraskois diffèrent eux aussi des villages québécois. Ils sont plus compacts, plus densément peuplés, pas du tout étalés. On y entre comme on entrerait dans une fourmilière. J'entends par là qu'il n'y a pas de transition entre les zones agricoles et les zones plus densément peuplées. La route bordée de champs et de bâtiments de ferme devient soudainement une rue bordée de maisons et de commerces.

Je suis agréablement surpris par ce que je vois depuis La Pocatière. Ici, les maisons anciennes ont conservé leur caractère d'origine. Les bardeaux de cèdre et les fenêtres à carreaux enjolivent encore les maisons kamouraskoises. L'unique concession à la modernité est l'utilisation de tôle sur les toits. Mais la tôle, contrairement au bardeau d'asphalte, se marie bien avec le style des maisons anciennes.

Tout à l'heure, sur la grand-route, nous avons été doublés par une voiture sport décapotable. Une voiture à deux places, d'allure racée, qui avait sûrement coûté une fortune. René m'a dit que l'apparition de Porsche et de Mercedes sur les routes néo-françaises est un signe que les touristes canadiens et américains sont de retour et que les grandes vacances sont commencées.

Les voitures comme celle qui nous a doublés — les voitures très coûteuses, j'entends — sont plutôt rares en Nouvelle-

France. Depuis la frontière, nous avons plus souvent croisé de petites autos et des motos que de grosses autos et des camions. Je ne crois pas avoir vu un seul VUS dans la dernière demi-heure. D'un autre côté, les routes néo-françaises ont l'air désertes en comparaison des routes québécoises. J'imagine que le prix des carburants y est pour quelque chose. À La Pocatière, l'essence se vendait cinq dollars quarante-neuf le litre. Faire le plein peut facilement coûter quelques centaines de dollars, même avec une petite auto. Donc, à moins d'être très riche, ou très vaniteux, on achète petit. Ou, mieux encore, on n'achète pas du tout: on utilise pour ses déplacements les transports collectifs et le vélo.

— On arrive à Saint-Simon.

Mon oncle réduisit sa vitesse et passa le rapport inférieur.

— Tu as envie d'une glace? Je te l'offre.

— D'accord.

Il réduisit encore sa vitesse et tourna à droite dans une rue du village.

— La rue de l'Église. L'équivalent de l'avenue Laurier, en plus modeste.

L'église, qui donne son nom à la rue, se trouve au sommet d'une petite côte, sur la gauche. C'est un bâtiment en pierres de taille sur le devant et en pierres des champs sur les côtés.

Juste après l'église, la rue tourne à gauche, puis à droite, puis à gauche encore. Elle longe ensuite la voie ferrée, qui est bordée au nord par le village et au sud par des terres agricoles.

L'oncle René se gara dans la rue, devant un commerce avec terrasse sur le côté.

— *Les Confitures Boucher*. C'est ici?

— Oui.

Nous sortîmes de la voiture.

— C'est un café et une confiserie, mais on y sert aussi des glaces maison. On pourra s'asseoir sur la terrasse.

Nous entrâmes dans le café et nous dirigeâmes vers le comptoir.

— Bonjour, madame Boucher.

— Bonjour, René.

Il posa la main sur mon épaule:

— Mon neveu, Simon. Il va vivre chez les Dufour.

— Salut, dit la dame en levant sa grosse main.

— Salut.

Elle se tourna vers René:

— Qu'est-ce que je vous sers?

— Une glace à la vanille pour moi.

Je consultai l'ardoise au-dessus du comptoir.

— Chocolat pour moi.

Après que mon oncle eut payé, la dame s'approcha de moi et posa dans ma main un pot de confitures:

— Un cadeau de bienvenue. De la confiture de fraises sauvages.

— Merci.

Sur ce nous allâmes nous asseoir sur un banc à l'extérieur et commençâmes à manger.

— Tiens! voilà nos deux amis.

Deux cyclistes venaient de s'arrêter devant le café. René les salua de la main et leur fit signe d'approcher.

— Je vous ai parlé de mon neveu. Simon.

Il se tourna vers moi:

— Deux amis à moi. Dominique. Et Henri.

Nous échangeâmes des poignées de main.

— Vous vous asseyez avec nous?

Celui qui s'appelait Dominique s'adressa à son ami:

— Tu vas chercher les glaces? Fraises pour moi.

Nous nous installâmes autour d'une table.

— Dominique enseigne à temps partiel à l'école du village. Le français et la littérature. Le reste du temps, il écrit. L'écrivain dont je t'ai parlé, c'est lui.

Le dénommé Henri revenait avec deux glaces. Il en tendit une à son ami, puis il s'assit en face de moi.

— Henri, quant à lui, enseigne la sociologie dans un collège de Rimouski. Il est également journaliste. Pour des journaux français et allemands.

— Vous parlez allemand?

— Un peu.

— Henri est Allemand. Il est originaire de Munich.

— Je ne suis pas tout à fait Allemand. Ma grand-mère est d'origine française. C'est grâce à elle — et à mes grands-tantes restées là-bas — que je parle français.

— De quelle région est-elle?

— De la Normandie. Grand-Père et elle se sont connus pendant la guerre.

— C'est à toi, le vélo à l'arrière du Kangoo? me demanda Dominique.

— Oui.

— Un cyclo-cross. Tu roules beaucoup?

— Pas mal.

— Moi aussi. On pourra rouler ensemble, si tu veux.

— D'accord.

René se leva:

— On va devoir y aller. On a la voiture à décharger. Et les Dufour nous attendent pour souper.

LE RANG

Le lundi 23 juin, le matin au réveil

On a déchargé la voiture hier en arrivant. Je n'ai apporté chez les Dufour que l'essentiel, ce qui va me servir dans les prochaines années. En gros, mes vêtements, livres et CD, des articles scolaires, du matériel informatique, et la chaîne hi-fi de mes parents. Les meubles et accessoires auxquels je tenais ont été entreposés chez mes grands-parents à Montréal. Le reste a été vendu ou donné.

Ma chambre chez les Dufour est à l'étage. Elle est petite, mais bien éclairée et fonctionnelle. L'unique fenêtre donne au sud, sur des bâtiments de ferme et des terres en culture. Les murs, les boiseries, le plancher, le châssis de la fenêtre, tout est en bois. La couleur des murs est un gris plutôt pâle, les boiseries sont gris-anthracite, et le plafond est blanc. Le plancher est fait de larges planches d'une belle teinte blonde.

La chambre des Dufour est au rez-de-chaussée alors que les chambres des élèves, au nombre de cinq, sont à l'étage. Outre la mienne, deux des chambres sont occupées par des garçons, Martin et Emmanuel. Les deux autres le seront plus tard cet été.

Les propriétaires sont un couple d'une soixantaine d'années, Léopold et Gracia. Ils exploitent une ferme à l'ancienne, c'est-à-dire petite et peu mécanisée. L'activité principale est l'élevage de vaches laitières et la production de fromage. Tout ce qui entre dans l'alimentation des animaux est produit à la ferme.

Je n'ai pas dormi chez les Dufour la nuit dernière. René m'avait proposé de passer la nuit chez lui. Sa maison est située près de l'école. Elle est de taille modeste, et contiguë à ses voisines. Il en a fait l'acquisition il y a huit ans, à son arrivée en Nouvelle-France. Celle-ci compte cinq pièces: une cuisine, un salon et une salle de bain au rez-de-chaussée, et deux chambres à l'étage. Un petit espace en haut de l'escalier lui tient lieu de bureau.

René a dit hier que nous déjeunerions dans le jardin. Celui-ci est minuscule, mais il est bien aménagé. Outre une table ronde en métal, placée au centre d'un dallage de pierres, on y trouve un carré d'herbes aromatiques, quelques massifs de fleurs et, sous les branches d'un cerisier, du côté opposé à la maison, un banc de bois. Les quelques arbustes et arbrisseaux qui bordent le terrain assurent une certaine intimité.

Même quand il est seul, mon oncle prend régulièrement ses repas dehors. Le fait que la cuisine soit de plain-pied avec le jardin facilite les choses. Le jardin est une sorte de prolongement de la cuisine, à la fois salle à manger et garde-manger. Comme le jardin est orienté plein sud, il devrait y faire assez chaud, même s'il est encore tôt.

Je commence à travailler aujourd'hui. Je dois me rendre à la ferme pour 8 heures. On est censés faire les foins. J'ignore en quoi consiste le travail. Monsieur Dufour m'a déconseillé de porter des shorts. De solides pantalons et un tee-shirt feront l'affaire.

Vers la fin de l'après-midi, monsieur Dufour nous avait demandé, à Martin et à moi, d'aller chercher les vaches et de les ramener à l'étable pour la traite du soir. Celles-ci paissaient dans un champ au sud, à quelque distance de la ferme.

Martin m'avait été présenté la veille, mais nous n'avions pas eu l'occasion de beaucoup parler, lui et moi. J'en savais très peu sur lui, moins encore que lui en savait sur moi.

— Ça doit te faire drôle de te retrouver ici, disait-il.

- Pas trop.
- C'est quand même quelque chose, se retrouver dans un endroit comme Saint-Simon quand on a vécu toute sa vie dans une grande ville.
- On allait régulièrement à la campagne, mes parents et moi. Pour des week-ends complets.
- Vous aviez de la famille à l'extérieur de Montréal?
- Non. Mais on avait un fermier de famille, qui nous livrait chaque semaine des fruits et des légumes bios. Lui et sa femme étaient des amis de mes parents. On leur rendait visite, de temps en temps. On donnait un coup de main.
- Ils étaient du genre écolo, tes parents?
- Oui. Ils travaillaient tous les deux pour Terre-à-Tous.
- Connais pas.
- C'est une organisation sans but lucratif, qui défend des causes environnementales et sociales.
- On n'a pas besoin d'organisations comme celle-là en Nouvelle-France. On est déjà pas mal écolos.
- Mes parents étaient plus écolos que bien des Néo-Français. C'est ce que dit René.
- Il a probablement raison. Mon grand-père regrette l'époque où il possédait une grosse américaine à moteur V8.
- Mes parents auraient détesté ce genre de voiture. Ils n'avaient même pas d'auto.
- Mon père, lui, en a une à cause de son travail. Il est charpentier. Sinon, il n'en aurait pas. On n'en a pas besoin à Rimouski.
- Tu viens de Rimouski?
- Oui.
- Tu as dû être dépaysé, toi aussi, quand tu es arrivé ici.
- Un de mes oncles a une ferme en Gaspésie, à Mont-Saint-Pierre. Il élève des brebis et produit du fromage. Quand j'étais plus jeune, je passais mes étés chez lui.
- C'est la raison pour laquelle tu étudies ici. Tu veux devenir agriculteur, comme lui.
- Je n'ai encore rien décidé. J'ai le temps d'y penser. Une

chose est sûre, je ne travaillerai jamais dans un bureau. Je détesterais.

— Moi, j'aime les deux. Le travail manuel et le travail intellectuel. Je vais sûrement aller à l'université.

— Pas moi.

Après le souper, je m'étais retrouvé sur la galerie avec monsieur Dufour, lui assis dans une berceuse, moi dans les marches.

— Fatigué? fit-il en bourrant sa pipe.

— Un peu.

— Le travail ne te fait pas peur. C'est bien. J'aime les gens qui ont du coeur au ventre.

Il alluma sa pipe et en tira une bouffée, puis il rejeta lentement la fumée dans l'air.

— Il y a quelque chose de noble dans le travail manuel. On a beau être fatigué à la fin de la journée, on se sent bien. On a le sentiment d'avoir accompli quelque chose.¹

— Oui.

— L'avantage d'un travail comme le mien, c'est que je suis mon propre patron. Personne ne décide à ma place.

Il tira une autre bouffée de sa pipe, puis il reprit:

— Au Québec, on a dénigré les métiers de la terre. On a incité les gens à aller travailler à la ville, dans des bureaux, dans des usines, dans des magasins, en leur disant qu'ils seraient plus libres et plus heureux. Mais ils ne sont pas plus

1. Pour un éloge du travail manuel et du travail artisanal, voir l'essai de Matthew B. Crawford, le philosophe devenu mécanicien: *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Montréal, Éditions Logiques, 2010; traduit de l'américain. Voir aussi l'essai du journaliste et économiste David Goodhart, selon qui les métiers de la main et du coeur devraient être tout autant valorisés que les métiers de la tête: *La Tête, la main et le coeur. La lutte pour la dignité et le statut social au XXI^e siècle*, Paris, Les Arènes, 2020; traduit de l'anglais.

libres et heureux. Et ils sont coupés de la terre.

— Mes parents pensaient pareil.

— Les métiers de la terre sont les plus beaux qui soient. On est proche de la nature quand on travaille la terre. Personne n'est aussi proche de la nature que l'homme de la terre.

— Vous êtes aux champs ou à l'étable toute la journée. Vous êtes forcément proche de la nature. Et puis, la nature, ici, elle est partout. On n'a pas à prendre la route pour la retrouver.

— Il suffit de sortir de la maison.

Le lundi 23 juin, en soirée

La journée a été dure. Il fallait se hâter pour rentrer le foin, car on annonce de la pluie pour demain. On s'est arrêtés une heure pour dîner et on a travaillé jusqu'à 5 heures. Puis on a rentré les vaches pour la traite du soir.

Je me suis retrouvé dans la remorque à placer les balles de foin. Monsieur Dufour m'a confié cette tâche parce que je suis consciencieux et méthodique. C'est lui-même qui le dit.

Sur la première rangée, on place trois balles de foin en largeur, une au centre dans l'axe longitudinal et une de chaque côté dans l'axe transversal. Le chargement se rétrécit vers le haut, de sorte que, sur la dernière rangée, on place une seule balle en largeur. On peut ainsi tenir sans danger sur le dessus durant le trajet jusqu'à la grange.

Deux élèves marchaient à côté de la remorque, Martin d'un côté et Emmanuel de l'autre. Ils ramassaient les balles par terre et les hissaient jusqu'à moi. La remorque, quant à elle, était tirée par deux chevaux.

Monsieur Dufour travaillait dans un champ proche. Au moyen d'un tracteur, il tirait une machine qui avalait le foin à l'avant et rejetait des balles à l'arrière. Plus tôt dans la journée, il avait ratissé le foin pour former des rangs qui faisaient toute la longueur du champ.

Le plus dur nous attendait dans le fenil, un immense

grenier situé au-dessus de l'étable où le foin est entreposé pour l'hiver. Il y faisait chaud, et l'air, chargé de poussière, y était irrespirable.

C'est là qu'a commencé notre journée de travail, à décharger les deux remorques laissées sur place le samedi précédent. Il fallait prendre les balles une à une dans la remorque et les déposer sur un monte-balle électrique, qui les hissait jusqu'en haut, par-dessus les balles entreposées depuis le début de la saison. Emmanuel et moi étions chargés de recevoir les balles et de les placer.

Le moment le plus agréable de la journée a été celui où Martin et moi sommes allés chercher les vaches pour la traite. Nous avons marché une dizaine de minutes à travers champs pour rejoindre le troupeau. Une fois sur place, nous avons rassemblé les vaches pour ensuite les conduire à l'étable. Elles ne se sont pas fait prier pour nous suivre. Martin m'a dit que le pis devient lourd de lait au fil des heures, et que les vaches ont hâte de se faire traire. C'est un peu comme un besoin naturel, sauf qu'on ne peut le satisfaire soi-même.

On frappa deux petits coups à ma porte.

— Oui?

Madame Dufour entrouvrit la porte et passa la tête dans l'ouverture:

— Je peux entrer?

— Oui.

J'étais en train de lire, assis dans mon lit. J'aime lire quelques minutes avant de me coucher, cela m'aide à dormir.

— Alors, ça va?

— Ça va.

Elle approcha et s'assit sur le bord du lit.

— Comment s'est passée la journée?

— Bien.

— Fatigué?

— Un peu. Mais ça va.

- Le travail est dur.
 - Oui.
 - Tu vas t'y faire. Les autres élèves étaient comme toi à leur arrivée ici. Ils avaient vécu toute leur vie à la ville et n'avaient jamais travaillé sur une ferme.
 - Martin, lui, a travaillé pour son oncle quand il était plus jeune.
 - Il est l'un des rares élèves à avoir eu cette chance.
 - J'allais à la campagne avec mes parents, parfois. Chez des amis à eux. Ils avaient une ferme au nord de Montréal.
 - Une ferme bio?
 - Oui. Ils étaient maraîchers. Mais ils n'avaient pas d'animaux.
 - Tu aurais aimé qu'ils en aient?
 - Ça aurait été plus amusant.
 - On a l'impression qu'il manque quelque chose quand il n'y en a pas.
 - Oui.
 - Notre ferme te plaît?
 - Oui, beaucoup.
 - Tu as été surpris, j'imagine, de nous voir traire les vaches à la main.
 - Un peu.
 - Et les poules? Tu ne t'attendais sûrement pas à voir des poules courir partout!
 - Je trouve ça bien. Je n'aime pas l'idée d'enfermer les poules dans des cages.
- Elle sourit:
- Moi non plus.
 - Les poules, elles sont comme les enfants. Elles sont en meilleure santé quand elles vont dehors.
 - Tu jouais dehors quand tu étais enfant?
 - Oui. Presque tous les jours.
 - Tes parents n'avaient pas peur des accidents.
 - Ils m'ont appris à être prudent.
 - Tu n'as pas été élevé dans du coton. Cela se voit tout de

suite.

— Je trouvais mes parents sévères, parfois.

— Aujourd'hui, tu peux leur dire merci. Tu as reçu une bonne éducation.

— Oui.

— Et puis, tu es ouvert d'esprit.

— Mes parents l'étaient. Ils ont dû m'influencer.

— Parle-moi d'eux.

— Que voulez-vous savoir?

— À quoi s'intéressaient-ils, d'abord. Ils devaient bien se passionner pour quelque chose.

— Leur passion, c'était l'environnement. Ils étaient très engagés. Ils militaient pour une société plus écologique et plus équitable.

— René m'a dit qu'ils travaillaient pour Terre-à-Tous.

— Oui. Mon père était sociologue et ma mère biologiste. Ils s'étaient rencontrés à l'université.

— Ils auraient aimé vivre en Nouvelle-France, tu crois?

— J'imagine que oui. Mais ils disaient que leur place était à Montréal.

— L'agriculture ne les intéressait pas.

— Ils se seraient ennuyés sur une ferme. Ils aimaient que les choses bougent autour d'eux. Et puis, c'est quand ils aidaient les autres qu'ils se sentaient utiles, quand leur action faisait avancer la société.

— Je comprends.

— On n'avait pas de potager à Montréal. Mes parents n'y tenaient pas.

— C'est difficile quand on est en appartement.

— Il y a les jardins communautaires.

— Tu aurais aimé, toi, avoir un coin de terre pour cultiver des légumes?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais jardiné.

— Ici, tu vas apprendre. Tu vas voir que ce n'est pas sorcier.

Elle tendit le bras et prit la photo encadrée qui se trouvait sur la table de nuit:

- Ce sont tes parents.
 - Oui.
 - C'est dur, je sais.
- Elle remet la photo à sa place.
- René est l'aîné de la famille, je crois.
 - Oui.
 - C'est un chic type, René. Il nous donne parfois un coup de main à la ferme. Et il est bon professeur, à ce qu'on dit.
 - Il aime son travail. Il dit qu'il ne ferait pas autre chose.
 - On est tout de suite devenus amis quand il s'est installé dans le rang. C'est lui qui a insisté pour que tu viennes habiter chez nous.
 - Je ne savais pas.
 - On va l'inviter à souper. Cette semaine ou la semaine prochaine.
 - Ce serait bien.
- Elle se leva:
- Bon! il est temps d'aller dormir. On se lève tôt demain.
- Bonne nuit.
- Bonne nuit.

Il pleuvait à verse le lendemain quand je me réveillai. Ou plutôt, quand on frappa à ma porte pour me réveiller.

- Simon?
- Oui?
- On t'attend à l'étable. Dans dix minutes.

C'est monsieur Dufour, madame Dufour et Martin qui se chargeaient de la traite. À moi, on confia la tâche, sous la supervision d'Emmanuel, de nourrir les animaux. Pas seulement les vaches, mais aussi les poules, les cochons et les chevaux.

Après le déjeuner, monsieur Dufour nous avait demandé, à Martin et à moi, de vider les deux remorques qui étaient restées dans le fenil la veille et de curer l'étable. Nous serions libres de notre temps le reste de la matinée.

— On commence par le curage. C'est ce qu'il y a de plus désagréable.

Les déjections des animaux tombaient dans une rigole où avait été disposée une couche de paille. Il fallait, au moyen d'une fourche bêche, mettre ce mélange de déjections et de paille dans une benne suspendue à un rail par des chaînes. Quand la benne était pleine, on la poussait à l'extérieur et on la retournait sur le tas de fumier.

Lorsque nous eûmes terminé, nous enlevâmes nos salopettes et nos bottes de caoutchouc, puis nous montâmes dans le fenil et nous remîmes au travail.

Alors que je tentais d'engager la conversation, Martin m'interrompit:

— On est ici pour travailler, pas pour parler.

Quand les deux remorques eurent été vidées, nous nous assîmes par terre dans un coin du fenil.

— Montréal va te manquer, j'imagine.

— Un peu.

— Tu as toujours de la famille là-bas. Tu pourras y retourner.

— Oui.

— Moi, les grandes villes, ça ne me dit rien. Rimouski est déjà bien assez gros.

Il prit une brindille de foin par terre et se mit à en mâchonner l'extrémité.

— Tu étais sérieux hier quand tu disais vouloir aller à l'université?

— Oui.

— Tu vas peut-être changer d'idée d'ici la fin du secondaire.

— Je ne pense pas.

— Tu n'as jamais rêvé d'être agriculteur?

— Non.

— Moi, j'en rêve depuis que je suis haut comme ça.

Quand il était «haut comme ça», il n'était sûrement pas en état de réfléchir à son avenir. Il ne parlait pas, ne marchait pas et dormait des journées entières.